



## ciel déchiré, après la pluie

Michaël Glück

collection Fonds Proses,  
éd. L'Amourier

Un homme fuit. Plus loin on le désigne-  
ra *homme qui marche*. Mais *maintenant*  
(c'est le premier mot du livre, écrit  
comme ça, sans majuscule, un *mainte-  
nant* qui n'est donc pas un début) un  
homme fuit, rampe dans la neige,  
s'accroche comme il peut à sa survie.  
La langue elle-même est en fuite avec  
pour seule ponctuation des barres  
obliques (/) que l'on dit aujourd'hui  
*slash*. Des juxtapositions plutôt que  
des ruptures. Les gestes juxtaposés d'un  
corps menacé. Qui fuit. Un corps qui  
*n'a pas d'autre nom* que ce mot : *weg* –  
mot que le peu d'allemand que l'on sait  
(et le texte le confirmera bien plus loin)  
renvoie au mot chemin, et à ce geste  
de la main pour faire dégager ce qui  
gène : *weg ! casse-toi ! bouge de là !* Le  
nom d'un homme (corps/pensée/sang/  
écoute) qui a été chassé et se retrouve  
*maintenant* sur ce chemin de fuite.

On est en guerre. On plutôt en *guerres*  
(*vieilles guerres*, 1 titre le premier  
chapitre.) On entre dans ces guerres.  
Temps et espaces de guerres. Où ? Le  
nom de l'*Europe* sera mentionné à  
quelques reprises. Mais l'époque ?  
*Maintenant*. Après la fin du monde.  
Nous sommes dans ce maintenant  
d'après la fin du monde. Hier-aujourd-  
hui-demain. Un monde de survivants.  
Mais tout aussi bien, alors, un monde  
de premiers venus :

*...comme si l'amnésie était antérieure à la  
mémoire, chacun pourtant ouvrant la bouche  
et dans l'oubli d'un autre livre murmure :  
voici comme une aurore, un commencement  
absolu, un tout premier jour.*

Le paradoxe de ce roman, son enjeu,  
c'est de ressortir à la fois d'un genre  
très codé – récit d'après fin du (de ce)  
monde, post-apocalypse, nucléaire sem-  
ble-t-il, avec son imagerie de ruines,  
de survivants dans les sous-sols, de  
trains immobilisés dans des campagnes  
désertes, de ne se refuser à aucune des

péripéties du genre (un roman d'anti-  
cipation) – et d'être dans le même  
mouvement entièrement voué à  
questionner la langue, le dire, la  
profération : la manière dont *la suite  
des jours* est intimement liée à la suite  
des mots.

Ainsi de *weg* dont la fuite est tout  
autant tentative de reconquérir les  
mots qui lui sont *un trou en plein dans  
la bouche*.

Ainsi de cette femme qu'il rencontrera,  
solitaire dans un wagon, aveugle, et  
qui enregistre sa parole sur un vieil  
appareil rescapé.

Ainsi de ce *choeur des Septantes*, bande  
de gamins survivants qui n'existent  
dans le livre que de répondre à celui  
qui, survivant aussi, veut écrire les  
noms de chacun et quelque chose de  
leur vie.

Dire le nom de chaque survivant, est-ce  
là le début du langage ? Est-ce à partir  
de là que (re)commence le monde ? Est-  
ce que *la suite des jours* en dépend ?

C'est sous ce titre que Michaël Glück  
a publié chez L'Amourier ce compte  
des jours, volume après volume d'abord,  
puis rassemblé en une somme. Ce sont  
des poèmes brefs qui claquent comme  
du bois sec et le feu qui en naît. Il est  
frappant de voir comment le "poète"  
Glück s'est ici tenu à la même chaîne,  
au même questionnement, avec des  
moyens tout à fait différents. Toujours  
ce retour au *bereshit* biblique. *En un  
commencement...* Un commencement  
puis un autre. De commencement en  
commencement. Comme le livre. Tou-  
jours question de survivant. Comment  
ça (re)commence ? Est-ce que ça peut  
(re)commencer ?

En ce (re)commencement, donc, sur  
fond de paysages et de villes non pas  
dévastés mais délaissés (tout pouvant  
alors un jour reprendre ?), vont *l'homme  
qui marche* et *la femme aveugle*, les gamins

du *choral des Septantes* que *l'Ange*,  
autrement appelé *l'enfant fou*, conduit  
dans une sorte de nouvelle croisade  
des enfants – *l'armée de l'Ange*, on dira.  
Il y a *l'Ingénieur* qui évacue les morts  
des souterrains où les survivants se  
sont confinés.

Tout un univers plongé dans le gris  
(mais un gris ici et là frappé de la  
lumière rouge d'une robe, de gestes  
sobres de tendresse, esquisse d'un  
amour). Tonalité de cendres. Pluies.  
Neiges. Poussière collante de corps  
incinérés ou défaits par la catastrophe.  
Matière même de notre temps qui  
croit être d'après *La catastrophe* alors  
qu'il ne fait que tenter de survivre  
entre deux. Tout du long l'impression  
de parcourir des toiles d'Anselm Kieffer.  
Loin d'être projeté dans l'irréalité d'un  
demain hypothétique, le récit obstiné  
de Michaël Glück est bâti, tissé, hanté  
par ce que nous savons de notre passé  
et discernons de notre présent. À  
l'heure des massacres de masse, c'est  
toujours la même histoire :

*la destination des trains n'est pas une  
énigme/ pas en faire une histoire/ tout le  
monde sait toujours où vont les trains/  
auraient pu bombarder les voies*

J'ai dit "le récit". C'est plutôt "les  
récits" qu'il faut écrire. Car rien  
n'avance ici dans la linéarité que seuls  
connaissent les états sûrs d'eux-mêmes.  
On est toujours dans l'hésitation,  
l'incertitude. Les événements rapportés,  
les paroles se superposent sans jamais  
vraiment coïncider. Les modes d'écriture,  
aussi, changent. Le texte se trame et  
se complexifie de ces superpositions.

Les chemins de désastre que Michaël  
Glück nous contraint ici d'emprunter  
marquent nos corps de lecteur de cette  
incontournable évidence : nous sommes  
nés créatures d'après la catastrophe.  
Des créatures vouées à des commen-  
cements toujours incertains, toujours  
à reprendre.

La force du roman de Michaël Glück  
est de nous tenir tout le temps de la  
lecture – et bien après – dans cet  
espace insécurisé où le monde ne  
tient qu'à un fil. Celui de la langue.  
Celui de nos faibles gestes de survie  
qui font pourtant un chemin. *Weg*.

Michel Séonnet

*ciel déchiré, après la pluie* 23,00 €

Lire des extraits